N° 630. VENDREDI 29 JANVIER 1864. 8me année

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressée au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

28 janvier 1864.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 26 janvier, 5 h. soir.

Consolidés anglais : 90 3/4.

La corvette américaine *St-Louis*, est partie de Lisbonne, pour aller intercepter un navire anglais chargé de munitions pour les Confédérés.

Londres, 27 janvier.

Le *Morning-Post* dit que l'alliance de l'Angleterre, de la France, de la Russie, de la Suède et de l'Italie, est le seul moyen de garantir l'intégrité du Danemark.

New-York, 15 janvier (par le *City-of-Baltimore*, voie de Crookhaven.)

Le bombardement a détruit des magasins considérables à Charleston. La ville est presque entièrement évacuée par les troupes.

Dans un discours prononcé à Philadelphie, Meade a dit qu'il continuerait la guerre en Virginie, aussitôt que le temps le permettrait et qu'il espérait que la paix serait rétablie, l'été prochain.

Des discussions animées ont eu lieu au Sénat, à Washington. On a présenté une motion demandant l'expulsion de M. d'Avis, du Kentucky, comme ayant fait des propositions ayant un caractère de haute trahison.

M. d'Avis a répondu que s'il était expulsé il retournerait en Kentucky, crier à l'oppression.

On croit que la motion ne sera pas adoptée.

New-York, 16 janvier.

Longstreet a reçu des renforts ; il est maintenant à la tête de 34,000 hommes d'infanterie et de 12,000 cavaliers. Le général confédéré fortifie Bulls-Gap et fait des enrôlements.

Lee a reçu des renforts et organise sa cavalerie pour la campagne du printemps.

New-York, 16 janvier.

La cavalerie confédérée, sous les ordres de Stuart, a tenté une reconnaissance sur la rive droite du Potomac.

L'Assemblée législative de New-York a autorisé le vote des soldats sous les drapeaux.

Bermingham, 27 janvier.

Dans un meeting tenu hier soir, M. Bright parlant à ses électeurs de la question du Schleswig a dit :

« S'il existait de nos jours un gouvernement qui voulut plonger l'Angleterre dans les calamités de la guerre sous prétexte de maintenir l'équilibre européen, ce gouvernement non-seulement serait indigne de notre confiance, mais encore il mériterait toutes nos malédictions. »

Ces paroles ont été accueillies par des applaudissements enthousiastes et prolongés.

Vienne, 26 janvier.

La *Correspondance générale* annonce, que l'envoyé danois à Vienne, M. le major général de Bülow, a été rappelé et qu'il a présenté hier ses lettres de rappel à M. de Rechberg. Le secrétaire de la légation danoise, M. Bille, reste provisoirement à Vienne.

Munich, 26 janvier.

Le Roi a reçu cet après-midi en audience particulière les membres de la députation Sleswigo-Holsteinoise. Une adresse a été remise à S. M. par la députation.

Kiel, 26 janvier.

On annonce de bonne source que les commissaires fédéraux sont dans l'intention de convoquer les Etats du Holstein.

### Danemark.

Nous empruntons au *Moniteur de l'armée* les extraits suivants d'une correspondance qui lui est adressée de Copenhague, 19 janvier :

« Les troupes danoises, concentrées dans le Sleswig, forment un effectif de 32,800 hommes et de 6,300 chevaux. Elles sont placées sous le commandement du lieutenant-général de Meza, qui a son quartier général à Flensbourg.

» Les autres villes occupées par les troupes sont : Sleswig, Frédéricksort, Frédérickstadt, Tœnningen, Fondern, Husum.

» La ligne de défense des Danois s'appuie sur l'Eider. Cette rivière prend sa source dans un petit lac à 15 kilomètres de Kiel, traverse plusieurs autres lacs, et notamment ceux de Westensee et Flemhourde-see, se dirige à l'Ouest, près de Kluvensick, baigne Rendsbourg, forme la limite septentrionale des duchés allemands et se jette, près de Tœnningen, dans la mer du Nord, après un cours d'environ 95 kilomètres. L'Eider étant navigable depuis Rendsbourg, les canonnières danoises pourraient rendre de grands services après la saison des glaces.

» Le Holstein ayant été évacué, et le Sleswig se trouvant seul aujourd'hui menacé, les Danois y ont réuni tous leurs moyens de défense. Le pays est marécageux ; il renferme des lacs et des cours d'eau nombreux ; il est traversé par une fortification continue appelée le Dannewirke, élevée en 1340, et reconstruite depuis quelques années. Cette fortification, pour laquelle on a heureusement profité des avantages du terrain, peut aider beaucoup à la défense du pays.

» Le général de Meza est le doyen des officiers généraux de l'armée danoise. Il est né le 14 janvier 1792, à Elseneur. Entrée au service à seize ans, il a, depuis, pris part à toutes les guerres dans les quelles son pays s'est trouvé engagé. »

—

On mande de Sleswig aux *Nouvelles de Hambourg* que les danois sont toujours occupés de l'armement du Dannewirke. Six mille hommes travaillent constamment aux ouvrages destinés à dominer, par leur feu, la chaussée d'Haddebye. Les danois ont également construit et armé, de deux canons, un ouvrage situé à Mœvenberg, petite île dans la Schlei.

Le dégel continue toujours, les rivières du Sleswig sont libres.

—

On annonce que la cavalerie prussienne est arrivée, le 22 à Kiel, et va prendre quartier dans les villages qui entourent la ville.

—

Un télégramme de Copenhague dit que le roi de Prusse a envoyé au duc d'Augustenbourg un aide-de-camp, chargé d'une mission délicate.

A la date du 25 janvier les ambassadeurs de Russie et d'Autriche n'avaient pas encore quitté Copenhague.

Le bruit court à Copenhague que les élections pour le Rigsraad, ou l'assemblée commune du Danemark et du Schleswig, vont avoir lieu très prochainement. Cette assemblée serait convoquée immédiatement après.

---

Un télégramme de Berlin annonce la clôture de la session des Chambres prussiennes.

Dans son discours de clôture M. de Bismark a énuméré les actes de la Chambre qui ont rendu cette mesure indispensable.

Le président du conseil a formellement accusé la Chambre de vouloir empiéter sur la prérogative qui appartient à la couronne de faire la paix et de déclarer la guerre.

Son discours se termine ainsi :

« En renonçant pour le moment à l'espoir d'une entente, le gouvernement se croit obligé de prendre sur lui la responsabilité de la conservation de l'Etat et il compte sur l'appui croissant du pays. »

---

On écrit de Vienne, le 26 janvier :

« Le comité des finances de la Chambre a résolu de n'accorder, pour l'exécution fédérale, que cinq millions un tiers de florins, c'est-à-dire le montant de la contribution matriculaire, au lieu des dix millions demandés par le gouvernement. »

» Le comité des finances a également adopté la résolution de M. Herbst, déclarant que la Chambre ne saurait reconnaître la conduite du gouvernement, relativement à l'occupation du Sleswig, comme conforme aux véritables intérêts du pays et comme garantissant la paix générale, et qu'elle décline, par suite, toute responsabilité des conséquences de cette politique. »

---

On écrit de la Véra-Cruz, le 29 décembre, que dix-sept provinces sur vingt-trois ont ratifié le vote de l'assemblée des notables qui appelle au trône l'archiduc Maximilien.

Ce prince doit être rendu, assure-t-on, dans le mois d'avril au Mexique. Son Altesse impériale est attendue à Paris à la fin de février ou dans les premiers jours de mars, et s'embarquera dans la seconde quinzaine de mars.

---

Le Roi des Belges a rendu visite au prince de Ligne.

Le bruit court que le prince doit se charger de la formation et de la direction d'un cabinet.

---

On écrit de La Haye, 26 janvier :

La deuxième Chambre a voté un crédit provisoire de six mois pour les affaires étrangères. C'est à l'occasion de ce chapitre que le précédent ministre des affaires étrangères avait donné sa démission. Le crédit en question a été également voté par la première Chambre.

Le grand duc Constantin qui était venu ici voir sa tante, la Reine douairière de Hollande, et assister à la célébration du 69e anniversaire de sa naissance, est reparti pour Bade.

---

On écrit de New-York, 12 janvier, au *Moniteur* :

« Les événements militaires sont toujours pour ainsi dire suspendus. A peine les journaux enregistrent-ils quelques escarmouches sans importance, et dont le résultat est toujours fort difficile à vérifier. Les grandes armées sont en présence en Virginie et dans le Tennessee oriental, sans que rien annonce qu'elles doivent, de sitôt, sortir de leur inaction. »

---

Malgré les déclarations pacifiques du gouvernement de Turin, on ne cesse pas de prendre, à Vienne, des précautions en vue d'une agression sur le Mincio ou dans l'Adriatique. Une correspondance de Vérone fait connaître que l'on prépare dans cette ville des logements pour 12,000 hommes, incessamment attendus à titre de renfort de la garnison, laquelle est déjà très considérable.

### Pologne.

Parmi les personnes récemment arrêtées dit la *Gazette de Breslau*, 600 ont encore été déportées, de Varsovie, au fond de la Russie. Les prisons sont de nouveau remplies.

En Lithuanie, de nouvelles bandes d'insurgés se sont formées, malgré les mesures prises par Mourawieff.

—

Plusieurs engagements entre les insurgés et les troupes russes ont eu lieu récemment dans le palatinats de Cracovie et de Radom.

Le détachement de Danilowicz, attaqué à l'improviste par les Russes, le 21, à Dombrowa, a repoussé l'ennemi. Le détachement de Mazaraki s'est battu à Matkowice, le 20, et celui de Rembaïlo le 19.

Les Russes marchent de tous les côtés pour entourer les montagnes de Sainte-Croix, occupées par les insurgés.

---

L'insurrection polonaise refuse le Congrès.

Voici les principaux passages d'une dépêche adressée à ce sujet au prince Czartoryski par le Comité national polonais :

« Il ne faut pas songer à une représentation directe de la Pologne au Congrès, autrement qu'après avoir mené à bonne fin la guerre.

» Ce n'est pas à nous qu'il appartient de démontrer l'*impraticabilité* de la pensée impériale ; que nos ennemis le fassent pour nous. Dans le cas où le Congrès prendrait une tournure nuisible pour nous, deux moyens se présentent à nous pour agir comme lui :

» 1° La demande d'un représentant de la Pologne ;

» 2° La mise en avant d'une suspension d'armes. »

C'est demander l'impossible.

Le Comité national de Varsovie le com-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 29 JANVIER 1864.

—N° 1.—

## LE CŒUR HUMAIN*

### CHAPITRE I.

Vers la fin de l'été de 1821, les capitaines Brant et Kornelli retournaient dans leurs foyers, après la levée du camp de manœuvres de Christiania.

Heureux d'être délivrés de leurs fatigues et de leurs pénibles marches par la chaleur et la poussière, ils voyaient avec délice approcher le moment de se reposer sur leurs lauriers.

Voyageant dans la même voiture, ils tenaient une conversation intime, assaisonnée par-ci par-là d'un de ces jurons énergiques, familiers aux militaires. Mais par degrés Brant devint silencieux et se contenta d'écouter, un sourire incrédule et ironique sur les lèvres, les meilleures histoires des conquêtes amoureuses de son compagnon pendant tout son voyage, et surtout à toutes ses étapes dans les petites villes. Ce dernier, d'une loquacité inépuisable, allait jusqu'à prétendre qu'à Christiania même, au moment de son départ, deux douzaines de beaux yeux, au moins, avaient versé des larmes de quoi remplir cinq fois la coupe des adieux.

« Bah ; contes bleus que tout cela ! grommela Brant, en regardant le ciel avec inquiétude, car le temps était sombre, et une ondée se préparait.

— Contes bleus, dis-tu ! le diable m'emporte si ces prétendus contes ne sont pas la pure vérité. Il t'est facile de jouer le philosophe, à toi dont les femmes ne s'occupent jamais ! Mais écoute une anecdote : un matin que nous traversions la petite ville de S., et que je me rendais à...

— Peu m'importe, ma foi, où tu allais ! Fais-moi grâce de tes maudites anecdotes. Peste ! quel vent désagréable et comme les nuages s'amoncellent ! Nous aurons bien sûr une bonne averse. Qu'en dis-tu, l'ami ? »

Et il poussa dans les côtes le conducteur de la voiture.

« Par tous les diables, que voulez-vous ? s'écria ce dernier avec colère en se retournant à demi en interrompant sa chanson.

— Crois-tu que nous aurons de la pluie ?

— Eh ! oui, sans doute, et une fameuse encore ! Le bon Dieu sait bien ce qu'il nous faut ! »

Puis le vieux paysan reprit avec indifférence son fouet et sa chanson, laissant ces messieurs fort mécontents de son exclamation de joie, et plus encore de l'état menaçant du ciel.

« Parle, vieil ours, sommes-nous loin d'une auberge ? Ce n'est, parbleu, pas amusant du tout d'être en route par un temps pareil ! » dit à son tour Kornelli.

Plus jeune que son compagnon, il avait aussi une stature plus haute et plus élancée, et son visage, quoique fort bruni par le soleil, était cependant assez beau et assez agréable pour donner quelque air de vraisemblance aux succès dont il se vantait si volontiers.

« Nous sommes à un mille de la prochaine station, » répondit le paysan avec un flegme imperturbable.

La pluie, d'abord légère, commençait à tomber à torrents, et des nuages épais et sombres en présageaient la longue durée.

« N'y a-t-il point dans le voisinage de maison où l'on pût trouver un asile ? celle du receveur des contributions, par exemple, ou bien le presbytère, demanda Brant en s'enveloppant la tête de son manteau.

— Le pasteur habite à une grande distance de la route, et le receveur à cinq quarts de mille d'ici ; mais, si ces messieurs le désirent, je peux les conduire au domaine d'Engelvik ; nous en sommes tout près.

— Pas mal pensé ! s'écria Kornelli ; avec un peu d'audace, la chose est facile ; à qui appartient cette propriété ?

— Au baron Lindorm. Comme il reçoit beaucoup de monde, je suppose qu'il aura bien un gîte pour ces messieurs.

— Cela ne fait pas de doute, dit Kornelli, en se frottant les mains, nous connaissons tous les deux le baron ; allons, fouette, et va rondement.

— Oui, va rondement ! c'est l'éternel refrain. Mais, messieurs les voyageurs ne sont pas prodigues de pourboires ; aussi je vous préviens que je ne vous conduis à Engelvik qu'à la condition de recevoir la totalité du prix de la course jusqu'au relais.

— Sois tranquille, répondit Brant ; ne ménage point trop les chevaux, et je ne ménagerai pas non plus mes espèces.

— A la bonne heure, voilà qui est parler ! »

Il fit claquer son fouet et mit l'attelage au grand trot.

« Si tu savais, dit alors Kornelli à son compagnon avec un sourire présomptueux, combien de grâces tu dois au ciel de voyager en ma compagnie ! Tu n'ignores point que je suis le favori de la capricieuse fortune. Elle me le prouve en m'envoyant sans cesse de jolies petites aventures. Quoi de plus agréable que de retrouver, juste au moment où l'on a besoin d'un bon gîte, un ancien ami, qui nous recevra sans doute à bras ouverts !

— Je l'espère aussi ; car, malgré un léger penchant à la mélancolie, Gustave Lindorm était un de nos meilleurs camarades ; ami sûr et fidèle, toujours prêt à vous ouvrir son cœur et sa bourse, à l'heure du besoin ; noble et digne caractère, en un mot. On peut dire de lui, avec plus de raison que de toi, qu'il est le favori de la fortune. Né pauvre comme un rat d'église, le voilà devenu, par héritage, propriétaire de deux magnifiques domaines. Et tous les cœurs que tu as conquis ne pèsent pas ensemble autant qu'une tonne de son excellente terre.

— Esprit vulgaire et prosaïque, tu ne comprends pas et tu ne comprendras jamais en quoi consiste mon avantage. Mais qu'il sorte un des ambes dont je rêve presque chaque nuit, et je serais le plus heureux des mortels. »

En ce moment la voiture entra dans une avenue de grands arbres soigneusement taillés. Bien que presque aveuglés par la pluie torrentielle, nos deux amis distinguèrent bientôt avec joie une grande maison de superbe apparence. Ils ordonnèrent au conducteur de faire halte dans la première cour, pour ne pas salir, avec leur modeste voiture de paysan, les belles allées sablées qui conduisaient à l'habitation, à travers les plus élégants parterres de fleurs.

Cette précaution, jointe à la violence du mauvais temps, fut cause que personne à Engelvik ne s'aperçut de leur arrivée. Légèrement désappointés d'un début qui promettait si peu, ils montèrent le large et bel escalier du perron, et, ouvrant timidement la porte, qui n'était que poussée, ils se virent dans un long vestibule, semblable à une serre, tant il était garni de fleurs et d'arbustes en caisses.

« Diablement aristocratique ! dit Kornelli ; mais comment nous y prendre pour pénétrer plus avant ? Nous ne pouvons rester là ! »

Il y avait plusieurs portes dans le vestibule ; mais la clef n'était sur aucune d'elles. Ces messieurs allèrent donc tout droit à une double porte faisant face à celle qui leur avait livré passage. Elle s'ouvrit, et ils se trouvèrent dans un carré sur lequel donnaient deux pièces.

« Autre embarras ! où frapper maintenant ? » dit Brant en jetant un regard de regret sur les précieux tapis qu'il salissait de ses bottines trempées.

— Chut ! j'entends parler, je crois ; voyons ce que nous avons à faire. Par malheur, nous ressemblons plus, en ce bel état, à des voleurs de grand chemin qu'à des divinités de la guerre ; mais je compte sur mes manières et un peu aussi sur ma figure pour trahir l'homme du monde aux yeux de personnes intelligentes.

— Allons, fat que tu es, compte sur ta bonne mine et sur la faveur de la fortune,

(*) Reproduction interdite.